

CONFERENCE / ARTICLE INVITE

Modèles animaux du comportement humain en psychologie comparée et en éthologie¹

par
Jacques-Dominique de LANNOY²

Aurait-on demandé à PAVLOV si ses travaux sur les réflexes conditionnels chez les chiens étaient applicables à l'homme, sans doute aurait-il haussé les épaules tant la réponse devait lui paraître évidente : dans de nombreux écrits il avait, en effet, montré comment expliquer à partir de ces réflexes le comportement de l'homme normal, malade mental ou génie créateur. Pourtant PAVLOV ne confondait bien évidemment pas les chiens et les hommes.

On peut admettre qu'existent deux types de modèles animaux du comportement. Le premier se réfère à une comparaison homme-animal postulant, de manière explicite ou non, la possibilité de transposer à l'homme les résultats d'observations et d'expériences sur les animaux, comme le font depuis toujours les physiologistes et les médecins ; on sait en particulier que la grande majorité de nos connaissances sur le système nerveux reposent sur des expériences réalisées non pas directement sur l'homme mais bien sur des primates infra-humains. Le second relève de l'éthologie et envisage les relations entre les comportements humains et animaux du point de vue de leur origine, de leur phylogenèse et de leur signification adaptative. Le but de cet article est de montrer que les modèles éthologiques ont une valeur explicative supérieure à celle des modèles de la psychologie comparée même si l'on peut fréquemment relever aujourd'hui une convergence entre les uns et les autres.

¹ Article invité, rédigé d'après une conférence prononcée à la tribune de l'Institut zoologique Ed. Van Beneden de l'Université de Liège le 23 mars 1993. Cette manifestation était organisée avec le soutien de « Faune, Education, Ressources naturelles », FERN. Manuscrit reçu le 4 juillet 1995.

² Université de Genève, Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation, CH-1227 Carouge-GE, Suisse.

1. Pourquoi se référer aux animaux à propos du comportement humain ?

Transposer à l'homme les résultats d'expériences sur les rats, les pigeons, les cobayes ou les singes n'implique pas que l'on confonde les hommes et ces animaux, mais bien que l'on attribue aux comportements des uns et des autres un fonctionnement comparable. Bien des expérimentations ne sont pas envisageables sur l'homme pour des motifs d'ordre éthique et c'est pourquoi on les réalisera sur des animaux, encore que ceux qui expérimentent avec ceux-ci ne disposent plus de la latitude qui leur était laissée jadis. Ensuite, bien peu mettent encore en doute que l'homme et les animaux aient des ancêtres communs. Enfin, pour beaucoup, les animaux offrent des modèles simplifiés du comportement humain. Ces raisons de rechercher des « modèles animaux » ne sont pas partagées par tous. Ainsi, pour ZUCKERMANN, dans son ouvrage classique sur le babouin sacré en 1932 et dans la préface à la réédition de celui-ci en 1981, comparer les grands singes à l'homme n'est d'aucune utilité pour comprendre les questions liées aux comportements des hommes vivant aujourd'hui.

Certes, bien des comportements de l'homme ne se retrouvent pas chez les animaux ; c'est, à l'évidence, le cas du langage (verbal) et de la majeure partie des conduites, produits de la culture. N'empêche que restent ouvertes la question de l'ancrage phylétique de ces conduites et celle de leur préfiguration dans les comportements des animaux. De plus, les hommes comme les animaux se trouvent confrontés à des problèmes écologiques et sociaux et il est intéressant pour l'homme de voir quelles solutions les animaux leur ont apportées.

2. Modèles animaux des réactions agressives

S'il est un paradigme de la confrontation entre modèles animaux en psychologie comparée et en éthologie, c'est bien sans doute celui des modèles de l'agressivité. Longtemps, l'éthologie a postulé l'existence de dispositions agressives d'un statut équivalent à celui de la faim, la soif, la sexualité et dont l'activation entraînait attaques et destructions. De même que la faim s'accroît à mesure que le temps s'écoule depuis le dernier repas, la disposition à commettre un acte agressif augmenterait depuis le moment où un tel acte a pu être accompli. Dans cette perspective, l'agressivité est considérée comme une disposition programmée qui, pour éviter qu'elle ait des effets destructeurs, doit être canalisée, soit dans des rituels, soit dans des voies socialement acceptables comme le sport de compétition (mais on se souviendra des événements du Heysel en 1985, à l'occasion d'une finale de coupe européenne de football).

Dans le même temps, les behavioristes rendaient compte des comportements agressifs en considérant l'agression soit comme essentiellement réactionnelle et en se basant sur l'hypothèse frustration-agression, soit en se centrant sur le caractère instrumental, en vue de l'atteinte d'un but, des réactions destructrices (l'exemple le plus connu est celui des chocs électriques administrés à un sujet pour améliorer ses performances). L'accent était mis sur la possibilité de moduler par apprentissage les réactions agressives. On se souvient à ce propos de l'expérience de MILLER dans laquelle deux rats sont placés dans une boîte dont le plancher est électrifiable ; des chocs électriques leur sont donnés jusqu'à ce qu'ils s'attaquent l'un l'autre. Après quelques essais, il suffit de placer les rats dans la boîte pour que ceux-ci s'agressent.

Ces positions de l'éthologie et de la psychologie comparée behavioriste n'ont plus qu'un intérêt historique. En effet, la frustration peut être vue comme un déclencheur de l'agressivité et donc constituer un des facteurs d'activation d'un mécanisme interne de déclenchement des comportements agressifs. Surtout, l'agressivité a cessé d'être étudiée indépendamment d'autres motivations. Le modèle d'ARCHER reflète bien l'état actuel de la question. Le point de départ en est l'observation qu'attaque et fuite se manifestent fréquemment dans les mêmes conditions : intrusion d'un conspécifique ou d'un inconnu, modification soudaine dans le milieu, obstacle inattendu dans l'atteinte d'un but ou encore provocation d'une douleur. Un rat poursuivi par un prédateur peut fuir tant que cela lui est possible ; acculé, il va attaquer en sautant à la face de son assaillant. Attaque et fuite, correspondant respectivement à l'agressivité et à la peur, dépendent donc de l'activation d'un même système. Le comportement qui va se manifester (soit l'attaque, soit la fuite) dépend d'une décision prise par l'organisme et qui résulte d'une évaluation de ses propres forces, de celles de l'adversaire, des possibilités de s'échapper, d'éviter le contrôle visuel de l'autre, de se dissimuler, de bénéficier de protection. Le résultat de l'évaluation permet de déterminer l'écart entre la situation à laquelle on se trouve réellement confronté et une « représentation mentale » constituée par les attentes de l'organisme relative à la situation à laquelle celui-ci s'attendait. Quand cet écart est faible, la décision donnera lieu à des conduites d'exploration. Par contre, une fois un certain seuil atteint par cet écart, les conséquences se traduisent, selon le cas, par l'attaque ou par la fuite puis par l'adoption d'un comportement particulier d'attaque (menace, poursuite, morsure) ou de fuite (course, vol, immobilisation). Il est vrai que ce modèle rend mal compte du caractère instrumental de certaines formes d'agression comme celles qui visent dans la nature à s'emparer d'alimentation de partenaires sexuels. Il diffère des modèles behavioristes opposant les comportements agressifs aux comportements non-agressifs. La conduite qui se manifeste à la suite de l'évaluation et de la décision ne résulte en effet jamais de l'activation d'une motivation univoque qui serait agressive par opposition à une motivation qui ne posséderait pas un tel caractère.

Ce modèle de l'agressivité et de la peur conduit à évoquer un modèle animal qui a servi à rendre compte d'un phénomène sans doute proprement humain, celui de la jalousie amoureuse — même si LORENZ a, comme on sait,

décrit des phénomènes analogues chez les oies sauvages. L'intérêt en est que ce modèle a été proposé par un criminologue psychanalyste, LAGACHE, dans son analyse des crimes passionnels. Chez l'homme, la jalousie se situe au niveau des représentations que le jaloux se fait de son partenaire. Toutefois, elle s'exprime au niveau de la conduite par la dominance de l'autre. LAGACHE se réfère aux relations de rivalité chez les babouins hamadryas observés par ZUCKERMAN au zoo de Londres : un mâle chef d'un harem ne tolère pas d'infidélité de la part de ses femelles et réprime la sexualité des mâles célibataires. Anticipant les découvertes récentes sur les formes élémentaires de représentation chez les primates, LAGACHE écrit : « On ne peut complètement nier chez le singe lui-même l'intervention de l'imaginaire, du virtuel, mais d'un virtuel immédiat et à courte portée. » Pour lui, le système de dominance apparaît comme une « simplification caricaturale » des conduites de dominance de l'homme jaloux. Or ce modèle s'est avéré erroné du point de vue éthologique, même si ZUCKERMAN n'a pas voulu le reconnaître : les observations sur le terrain faites par KUMMER ont montré que ce n'est pas sur la dominance basée sur la force que reposent les relations entre mâles et femelles chez les Hamadryas. Une des expressions essentielles de ces relations consiste de la part des mâles à manifester des comportements de possession des femelles ; ces dernières jouent de surcroît un rôle important dans la coordination des rapports sociaux au sein des troupes de babouins.

3. Modèles animaux des comportements pathologiques

Les raisons de chercher des modèles animaux des comportements déviants ont bien été énoncées récemment par MCGUIRE *et al.* : « Ceux qui ne sont pas familiarisés avec la psychiatrie pourront s'étonner de découvrir que celle-ci ne dispose pas d'une théorie du comportement, n'accorde que peu d'attention aux particularités des fonctions, n'a pas de cadre conceptuel général au sein duquel organiser les données et leur donner un ordre de priorité, n'a pas de système théorique reconnu pour guider ses recherches, que les signes et les symptômes associés aux troubles mentaux aussi bien que les troubles eux-mêmes sont rarement considérés dans la perspective de l'adaptation et que la psychiatrie est divisée en « écoles », chacune d'elles mettant des causes différentes à l'origine des troubles. La biologie évolutionniste et l'éthologie ne peuvent résoudre toutes ces questions, mais elles peuvent le faire pour certaines et nous apprendre quelque chose à propos d'autres d'entre elles » (MCGUIRE *et al.*, 1994).

Le plus souvent, les modèles animaux en psychiatrie recherchent une correspondance terme à terme entre des symptômes et des traits de comportement d'animaux. On est souvent surpris de l'ingénuité avec laquelle une telle correspondance est établie. Par exemple, dans le cas de la manie, LYON (*in* BOULTON *et al.*, 1991) établit les parallèles suivants :

<i>Homme</i>	<i>Animal (rat, singe)</i>
- exaltation	- valeur hautement accrue des renforcements secondaires
- accroissement de l'estime de soi	- assumer un rôle dominant inapproprié
- fuite dans les idées	- passage accru et inapproprié entre le comportement social, agressif et sexuel

Ou encore, à propos du déprimé, RICHARDSON (id.) met en parallèle l'absence d'intérêt pour l'avenir et la perturbation dans la conservation du nid et la quête de nourriture chez le rat qui a subi l'ablation du bulbe olfactif. Les digressions, surélaborations, répétitions, jeux de mots du schizophrène sont mis en correspondance par LYON (*op. cit.*) avec l'accroissement de la répétition de certaines réponses, l'excès dans la répétition de vocalisations chez des animaux. On pourrait multiplier les exemples qui souvent feraient sourire si on ne songeait que c'est sur ce type de parallélisme que se fondent la plupart des recherches en pharmacologie sur les médicaments utilisés par la suite en psychiatrie humaine. On ne peut nier cependant qu'il y ait des modèles plus rigoureux dont la valeur heuristique est de montrer en quoi ils doivent être complétés pour être applicables à l'homme.

On connaît l'expérience de SELIGMAN : expose-t-on un chien à des chocs électriques auxquels il ne peut échapper, il se montrera ensuite passif, incapable d'apprendre à éviter des chocs lorsqu'on le placera dans un dispositif où il suffit de sauter d'un compartiment à un autre pour éviter ceux-ci. L'explication de ce phénomène est appelée théorie de l'impuissance acquise : tant qu'il ne peut échapper aux chocs, le chien apprend qu'il est incapable d'exercer par son propre comportement un contrôle sur le choc et s'attend à ce qu'il en aille ainsi pour tout ce qui lui arrivera par la suite. Le chien se trouve perturbé tant dans l'amorce d'une réponse — celle de sauter pour éviter le choc — que dans la représentation qu'il se fait de la relation entre ses propres réponses et la cessation du choc, autrement dit dans le contrôle qu'il peut exercer sur les événements de son milieu. Une explication alternative considère que, pendant qu'il reçoit des chocs auxquels il ne peut échapper, le chien développe une réponse (celle de rester passif, voire immobile), laquelle entre en compétition avec les réponses ultérieures (entre autres, celle de sauter) et exerce un effet d'inhibition sur celles-ci. Au-delà des controverses sur ces explications respectivement « cognitiviste » et « connexionniste », le phénomène lui-même a servi de modèle à la dépression réactionnelle chez l'homme. En effet, celle-ci se manifeste notamment par la perte d'initiative et d'intérêt, la passivité. Quand quelqu'un est affecté par un événement imprévisible et sur lequel il n'a pu exercer de contrôle — par exemple, le décès accidentel d'une personne aimée — il y a un risque qu'il généralise cette incontrôlabilité à toutes les situations qui se présenteront ensuite à lui. On voit que, pour appliquer à l'homme le modèle animal de l'impuissance acquise, il faut de plus supposer, au niveau de la représentation, un processus selon lequel le sujet cesse de pouvoir attribuer à lui-même les causes des événements auxquels il prend part. Par ailleurs, on s'inter-

rogera sur la possibilité d'un parallélisme entre une série de chocs électriques et des événements comme le décès d'un conjoint ou la perte d'un emploi, événements que l'on trouve souvent à l'origine des dépressions réactionnelles.

Les modèles animaux de type comparatif en psychiatrie cherchent donc à créer des pathologies ressemblant à celles de l'homme ; il s'agit moins de modèles que de simulations. Différente est la perspective de la psychiatrie évolutionniste. Celle-ci se fonde sur deux postulats :

- 1° la maladie mentale doit être considérée dans l'histoire non seulement de l'individu, mais de l'espèce et, partant, les symptômes comportementaux ont dû, à une époque donnée, constituer un avantage pour l'adaptation et la survie de ceux qui les manifestaient alors ;
- 2° ces comportements sont aujourd'hui inhibés chez l'homme normal, mais peuvent être désinhibés à la suite d'une lésion organique ou d'un changement dans le milieu social. On ne fera que résumer ici les difficultés de cette conception, pour comparer ensuite celle-ci avec un modèle de la psychologie comparée portant sur le paradigme de l'anorexie.

Les principales difficultés que soulève la psychiatrie évolutionniste sont les suivantes. (1) Le caractère archaïque de la fonction d'un symptôme pathologique n'en permet plus sa vérification aujourd'hui. (2) Il n'est pas de comportement dont on ne puisse découvrir au moins une fonction, ne fût-ce celle d'exercer une coordination musculaire. (3) La psychiatrie évolutionniste suppose que les maladies mentales soient soumises à un déterminisme génétique ; or, au plus, l'hérédité détermine-t-elle un terrain favorable à l'éclosion de celles-ci (exemple : le cas cité par TINBERGEN d'un couple de jumeaux homozygotes dont seul un des deux a développé le syndrome de KANNER). (4) Rien n'est dit sur le déclenchement des maladies mentales. (5) Si un comportement est devenu inadapté, pourquoi n'a-t-il pas été éliminé par sélection plutôt qu'être inhibé ? (6) S'il est question de régression phylétique, à quelle échelle de temps se place-t-on et pourquoi a-t-on régressé à tel stade d'évolution plutôt qu'à tel autre ? (7) A l'instar de la sociobiologie, la psychiatrie évolutionniste réduit les stratégies de reproduction à deux types : - **r** (développement rapide des individus, fécondité élevée, brève espérance de vie) et - **K** (développement lent, petit nombre d'individus, vie longue). Or, chez l'homme, le nombre de descendants par couple varie tant au cours de l'histoire que selon le milieu socio-économique et culturel : songeons à la pléthore de familles nombreuses que l'on trouvait jadis dans les milieux catholiques de Belgique ! (8) On voit mal quelles thérapies peuvent être élaborées sur la base de cette perspective.

Un exemple de convergence entre le point de vue de la psychiatrie évolutionniste et celui de la psychologie comparée nous est donné par une recherche de PIERCE sur l'anorexie. Dans une première phase, des rats ont accès en permanence à de la nourriture placée dans une cage attendant à une roue ; l'accès à la roue est bloqué. Les rats se nourrissent à satiété. Dans une deuxième phase, ces mêmes rats n'ont plus la possibilité que de se nourrir

90 minutes par jour et l'accès à la roue est libre. On constate que les rats se mettent à courir dans la roue. Après quelques jours, leur course arrive à des niveaux excessifs ; les rats cessent de manger, certains meurent d'« auto-inanition ».

La question centrale est de savoir pourquoi l'appétit se réduit chez le rat dont l'activité augmente. L'interprétation qui en est donnée et qui converge avec celle de la psychiatrie évolutionniste quant à l'anorexie est la suivante : dans des conditions naturelles, lorsque la nourriture vient à manquer, la tendance à se déplacer en quête de nourriture va s'accroître. La réduction de la valeur renforçante de la nourriture qui fait que le rat va courir plutôt que manger possède un avantage sélectif : si on trouve peu de nourriture, mieux vaut ne pas s'arrêter pour en manger, mais se déplacer jusqu'à en trouver en abondance. Ensuite, lorsque l'effort pour obtenir de la nourriture diminue, l'organisme recommencera à manger. Toutefois, dans ce processus, l'animal qui dépense un excès d'énergie à se déplacer en quête de nourriture devient anorexique. L'homme contemporain posséderait le programme génétique qui favoriserait l'activité en période de pénurie. Certes, la plupart des Occidentaux n'ont plus guère l'expérience de la famine, mais vivent dans une culture qui produit les conditions mêmes d'émergence de l'anorexie, favorisant à la fois la diète et l'exercice. Celle-ci impose à la femme l'idéal d'un corps mince tout en valorisant le développement musculaire et l'activité physique en créant des centres de sport et de fitness. Aussi peut-on comprendre que la majorité des anorexiques soient des femmes.

Intermédiaires entre les simulations de comportements pathologiques par la psychologie comparée d'orientation behavioriste et les considérations quelque peu spéculatives de la psychiatrie évolutionniste, se placent des tentatives d'avancer des hypothèses testables quant à l'origine phylogénétique de tels comportements. Un bon exemple en est offert par l'étude de la relation entre rythme circadien et schizophrénie (FEIERMAN, 1994). L'idée (déjà avancée en 1982) est que le dysfonctionnement comportemental du schizophrène résulte de la contrainte à laquelle il serait soumis de mener une vie diurne comme chacun de nous tout en ayant un cerveau au moins en partie « nocturne ». C'est comme si le schizophrène devait traiter avec un cerveau endormi les innombrables informations qui lui parviennent durant le jour ! Etre actif la nuit a dû avoir une valeur adaptative à une période antérieure de l'évolution comme le montre le cas des premiers primates en vie il y a une soixantaine de millions d'années. Il est remarquable que des animaux nocturnes ne puissent être rendus diurnes par apprentissage, en renforçant une activité à laquelle on les contraindrait durant la journée. Par contre, des animaux diurnes (et l'homme) peuvent facilement être rendus nocturnes, comme le montre à l'évidence le cas des travailleurs de nuit. Les schizophrènes feraient partie de ce petit pourcentage de la population resté plus nocturne que diurne. FEIERMAN a cherché dans les rythmes nycthémeraux de différentes sécrétions organiques et dans celui de l'activité de schizophrènes un argument en faveur de son hypothèse. On voit qu'à partir de celle-ci on pourrait concevoir une thérapie de la schizophrénie basée sur la régulation de leurs rythmes d'activité.

4. Les modèles animaux de l'attachement

Un des domaines où les modèles animaux se sont montrés féconds dans l'explication tant du normal que du pathologique, est celui de la formation d'un lien entre deux individus, particulièrement entre l'enfant et sa mère ; on se demande encore aujourd'hui si ce premier lien sert à l'individu de modèle dans les relations sociales qu'il aura tout au long de son existence. Par ailleurs, on sait tout le profit que BOWLBY a tiré des travaux éthologiques dans l'élaboration de sa théorie de l'attachement. Toutefois, l'attachement en éthologie est un concept purement fonctionnel : l'attachement est relatif à une telle diversité de conduites qu'il est inconcevable que celles-ci ne soient sujettes qu'à une seule motivation comme le voudrait BOWLBY. On va à nouveau confronter les modèles animaux de la psychologie comparée et de l'éthologie, en commençant par ces derniers.

Selon WICKLER, ce sont les dresseurs de foire qui, les premiers, ont compris que la recherche d'une base de sécurité était une motivation insatiable, contrairement à la faim, la soif, la sexualité. Lorsqu'ils apprennent à des souris à exécuter des performances motrices remarquables, ils les récompensent non en leur donnant de la nourriture, mais en les faisant retrouver leur nid. C'est ensuite M^{me} MEYER-HOLZAPFEL qui, dans les années 40, montra à partir d'observations au zoo de Berne, qu'à côté des comportements appétitifs portant sur des objets (nourriture, boisson, partenaire) existent des comportements appétitifs pour des situations sécurisantes comme telles et dont l'effet est de faire cesser toute activité. La proximité de la mère serait ainsi recherchée par l'enfant en tant que cette dernière constitue une base de sécurité. Des émissions de signaux (sonores, visuels, olfactifs et même tactiles et posturaux) dont la fonction est soit de manifester sa présence, soit de faire s'approcher le parent ainsi que des comportements de locomotion et d'agrippement serviraient à l'enfant à maintenir cette proximité.

On sait qu'un des modèles animaux de l'attachement repose sur les études bien connues de HARLOW sur le macaque rhésus. Ce qu'il importe de souligner ici, c'est le caractère spécifique des réactions observées chez ce primate. HARLOW a montré, en effet, que, dans cette espèce, une séparation entre le petit et sa mère pouvait entraîner chez celui-ci des perturbations du comportement social difficilement réversibles et des comportements analogues à ceux de certains psychotiques comme les stéréotypies, la catatonie, l'automutilation. Or, ces réactions à la séparation de la mère ne s'observent pas dans une autre espèce proche du rhésus, le macaque à bonnet. C'est que, dans chacune de ces espèces, les relations mère-enfant sont différentes : dans la première, la mère y est protectrice, ne laisse pas s'éloigner le petit, empêche tout contact avec des conspécifiques ; dans la seconde, la mère est permissive et très tôt le petit entre en contact avec d'autres individus que sa propre mère : se trouve-t-il séparé de celle-ci, il est alors aussitôt à même d'établir un contact avec des mères-substituts et la séparation n'aura point les effets délétères qu'elle a chez le rhésus.

Les modèles de la psychologie comparée qui rendent compte de l'établissement d'un lien entre l'enfant et sa mère se réfèrent, avec quelques variantes, au conditionnement et à la formation de renforcements secondaires. La personne qui procure à un enfant des renforcements primaires sous forme de nourriture, de chaleur ou autre, va acquérir des propriétés de renforcements secondaires. L'enfant va s'attacher à l'adulte qui satisfait ses besoins physiques et le discriminer des autres adultes dont la présence au cours de périodes de faim, de froid, d'humidité, n'aura pas été associée à une réduction de la tension durant ces périodes. Parmi les difficultés que soulève ce point de vue, on peut noter qu'on voit mal comment un enfant puni ou maltraité par ses parents pourrait, comme cela se produit dans certains cas, développer néanmoins un attachement à leur égard. Le modèle du petit rhésus élevé sur une mère artificielle constituée d'un cylindre recouvert de tissu et qui lui envoie un jet d'air comprimé dans la face, est éclairant sur ce point. HARLOW observe que le petit s'agrippe plus intensément à cette mère qu'il ne le ferait à une mère normale, peut-être, il est vrai, parce que cette mère est ambivalente : elle procure à la fois au petit des stimulations nocives et d'autres, gratifiantes, comme celles liées au contact avec le tissu éponge. De manière analogue, il est difficile qu'un enfant ne reçoive aucun renforcement positif d'un adulte qui le maltraite : celui-ci peut punir l'enfant mais, à d'autres moments, lui procurer du plaisir en jouant avec lui. L'approche comparative ne va pas au-delà de l'affirmation générale que le lien entre deux individus repose sur l'existence de renforcements. Elle rend mal compte du fait qu'avec l'âge, non seulement l'enfant s'écarte de son objet d'attachement initial — sa mère — pour explorer, mais finit par s'en séparer pour se lier avec d'autres êtres humains. Elle doit supposer la formation de nouveaux opérants qui entrent en compétition avec ceux liés à l'objet d'attachement et vont finir par prédominer sur ceux-ci par suite des renforcements nouveaux présents dans le milieu où vit l'individu. L'approche éthologique, par contre, envisage l'attachement comme un phénomène *sui generis* caractérisant l'activation d'une variété de comportements dont l'issue est la proximité d'autrui et dont la fonction est, chez les espèces vivant en groupes, de permettre aux individus d'être ensemble et de le rester.

5. Paradoxes des modèles animaux dans l'explication des comportements humains

La psychologie comparée transpose d'une espèce à une autre les résultats d'observation sur les comportements d'individus qui y appartiennent. Il importe dès lors que les espèces en question soient proches : on comparera davantage les comportements de l'homme et ceux des singes plutôt que ceux de l'homme et des fourmis. L'éthologie considère les résultats d'observations comme des hypothèses de travail ; elle tend à dépasser les analogies immédiates pour se centrer sur les mécanismes sous-jacents aux comportements. Paradoxalement, la proximité phylétique devient secondaire : c'est chez les mouettes et non chez des primates que E. et N. TINBERGEN ont cherché un modèle du conflit motivationnel qui rende compte de l'autisme infantile.

La psychologie comparée se réfère aux animaux parce que leurs comportements lui paraissent plus simples que celui de l'homme, donc plus faciles à étudier et à manipuler. Pour l'éthologie, la transposition animal-homme n'est pas une question de simplicité ou de complexité, mais bien de niveau d'analyse. C'est un autre paradoxe de l'éthologie que d'être partie, historiquement, de l'étude des comportements spécifiques pour parvenir à des explications à caractère général — par exemple, dans le cas de la motivation — applicables aux comportements indépendamment de l'espèce particulière à laquelle appartiennent ceux qui les manifestent. Elle n'oublie pas cependant que des comportements peuvent être les mêmes dans plusieurs espèces alors qu'ils obéissent à des mécanismes différents. L'homme et les gibbons forment des couples monogames, mais la monogamie des gibbons est basée sur la territorialité, ce qui n'est évidemment pas le cas de celle de l'homme.

On considère quelquefois les modèles animaux comme pouvant éclairer le processus d'homínisation, mais comme étant inadéquats pour expliquer les comportements de l'homme vivant aujourd'hui. A la limite, la ressemblance entre l'homme et le chimpanzé révélerait simplement une communauté de caractères biologiques sans impliquer un déterminisme des comportements humains à partir de ces caractères. L'étude de la phylogenèse des comportements portera paradoxalement moins sur les ressemblances que sur les différences entre les comportements des primates et ceux de l'homme. Les modèles qui se réfèrent aux espèces d'anthropomorphes peuvent être qualifiés d'« étroits » par opposition aux modèles « étendus » se référant à d'autres vertébrés ; ils montrent en quoi des éléments archaïques de nos conduites peuvent être incorporés à des niveaux d'intégration supérieure.

BIBLIOGRAPHIE

- BATESON P., KLOPFER P. (éds.) (1989). — *Perspectives in ethology*, Vol. 8, New York, Plenum Press.
- BOND N.W. (1984). — *Animal models of psychopathology*. Sydney, Academic.
- BOULTON A.A., BAKER G.B., MARTIN-IVERSON M.T. (1991). — *Animal models in psychiatry*. Clifton N.J., Humana Press, Vol. I et II.
- FEIERMAN J.R. (1994). — A testable hypothesis about schizophrenia generated by evolutionary theory. *Ethology and Sociobiology*, **15** : 263-282.
- KOOB A.A., BAKER G.B., MARTIN-IVERSON M.T. (1991). — *Animal models in psychiatry*. Clifton N.J., Humana Press, Vol. I et II.
- LOY J.-D., PETERS C.B. (eds) (1991). — *Understanding behavior. What primates studies tell us about human behavior*. New York/Oxford, Oxford University Press.
- MCGUIRE M., MCKINNEY W., NESSE R., TROISI A. (1994). — Special issue introduction : mental disorders in an evolutionary context. *Ethology and Sociobiology*, **15** (6) : 245.
- MCKINNEY W., GARDINER R., BARLOW G., MCGUIRE M. (1994). — Conceptual basis of animal models in psychiatry : a conference summary. *Ethology and Sociobiology*, **15** (6) : 369-382.
- Mental disorders in an evolutionary context, n° spécial (1994). *Ethology and Sociobiology*, **15** : 5-6.
- OVERMIER J.B., BURKE P.D. (1992). — *Animal models of human pathology : a bibliography of a quarter century of behavioral research, 1967-1992*. Washington, American Psychological Association.
- REESE W.G. (1979). — A dog model for human psychopathology. *American Journal of Psychiatry*, **136** (9) : 1168-1172.